

---

*Claude Fauriel et l'Allemagne. Idées pour une philologie  
des cultures*

Paris, Honoré Champion, 2014

**Alain Corbellari**

Geneviève Espagne et Udo Schöning (éd.)



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/peme/10072>

DOI : 10.4000/peme.10072

ISSN : 2262-5534

**Éditeur**

Société de langues et littératures médiévales d'oc et d'oïl (SLLMOO)

**Référence électronique**

Alain Corbellari, « *Claude Fauriel et l'Allemagne. Idées pour une philologie des cultures* », *Perspectives médiévales* [En ligne], 37 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/10072> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/peme.10072>

---

Ce document a été généré automatiquement le 26 novembre 2020.

© Perspectives médiévales

---

# Claude Fauriel et l'Allemagne. Idées pour une philologie des cultures

Paris, Honoré Champion, 2014

Alain Corbellari

Geneviève Espagne et Udo Schöning (éd.)

---

## RÉFÉRENCE

*Claude Fauriel et l'Allemagne. Idées pour une philologie des cultures*, dir. Geneviève Espagne, Udo Schöning, « Littératures étrangères » 8, Paris, Honoré Champion, 2014, 504 p.

- 1 La récente réédition de *l'Histoire de la poésie provençale* de Fauriel par Udo Schöning m'avait, je l'avoue, laissé un peu sceptique<sup>1</sup> : remettre à la portée des étudiants débutants un livre épistémologiquement si loin de nous me paraissait dangereux, car l'introduction trop succincte et trop hagiographique ne me semblait pas offrir des garanties suffisantes à une compréhension distanciée de cette étude qui, dans tous les sens du terme, a fait son temps. Le même Udo Schöning publie aujourd'hui, avec le concours de Geneviève Espagne, les actes d'un colloque dédié à Fauriel, et il me faut dire d'emblée que mon impression est en l'occurrence tout autre : cette publication montre à l'évidence que l'on s'intéresse enfin à Fauriel de manière sérieuse et elle vient corriger et nuancer une image que la simple réédition de son *opus magnum* tendait plutôt à brouiller. Son utilité, ainsi que la richesse et la sûreté de son information, me paraissent évidentes. Je ne clorai cependant pas la polémique trop vite : lorsque l'on lit, dans la préface de *Claude Fauriel et l'Allemagne* (et il y a sans doute en l'occurrence peu de risque d'erreur à attribuer cette envolée à Udo Schöning plutôt qu'à Geneviève Espagne), les phrases suivantes :

Ne peut-on, le temps du moins de l'investigation historique, faire bénéficier un Fauriel de l'approche respectueuse que personne n'ose refuser à un Sainte-Beuve, un Roland Barthes, un Jules Michelet ou un Fernand Braudel ? A t-on jamais songé à estimer Sainte-Beuve dépassé par Barthes ou Michelet par Braudel ? (p. 10)

- 2 on souscrit sans hésitation à la première requête, mais on ne peut que répondre à la seconde question : mais si, on y songe souvent, et on fait bien ! Car l'enjeu des deux interrogations n'est pas du même ordre : le problème n'est pas seulement d'ordre historique ou éthique, il est aussi de savoir si Fauriel peut être d'une utilité directe dans les études littéraires modernes, et, de ce point de vue, on se trouve obligé de répondre par la négative : le « temps de l'investigation historique » n'est pas exactement le temps de l'analyse littéraire. Si nous lisons encore Sainte-Beuve et Michelet c'est d'abord que ce sont de formidables écrivains. Mais peut-on en dire de même de Fauriel ? Surtout, aplatir les différences, c'est oublier qu'entre Fauriel et nous, il y a dans le domaine de la philologie une révolution qui est celle de la méthode historico-philologique : Gaston Paris et Gustave Lanson, deux à trois générations plus tard, vont instaurer des standards d'analyses dont nous vivons encore et si, enseignant de littérature médiévale, j'avoue ne pas hésiter pas à mettre entre les mains des étudiants, *l'Histoire poétique de Charlemagne* de Gaston Paris, dont l'information reste globalement très sûre à propos des chansons de geste du « cycle du roi », je ne saurais en revanche que leur déconseiller les ouvrages de Fauriel.
- 3 Cette distinction peut paraître abrupte ; je la trouve pourtant confirmée par les contributeurs même de *Claude Fauriel et l'Allemagne* qui ne tombent jamais dans le travers de considérer les travaux de Fauriel comme immédiatement utilisables dans le contexte scientifique actuel. Et c'est là que réside tout le prix de ce volume qui remet en lumière une figure essentielle des sciences humaines du début du XIX<sup>e</sup> siècle, en détaillant l'impressionnant réseau d'influences et d'informations au cœur duquel il se trouve, mais qui, du même coup, ne manque jamais de recontextualiser et de relativiser l'importance de ses travaux.
- 4 Le titre peut, de prime abord, étonner : privilégier le rapport de Fauriel à l'Allemagne ne réduit-il pas le personnage à une seule de ses dimensions ? L'ouvrage lu, on se retrouve cependant convaincu, car, qu'il parle de littérature danoise, italienne, grecque, provençale ou encore espagnole, Fauriel le fait toujours en référence aux auteurs et savants allemands, pour ne pas dire en collaboration avec eux : familier des Schlegel, il a rencontré Goethe et a eu l'intelligence de ne jamais négliger les spéculations alors bouillonnantes du milieu intellectuel germanique pour alimenter sa propre réflexion. Le jugement — plusieurs fois rapporté dans l'ouvrage — de Renan, qui estimait que
- M. Fauriel est sans contredit l'homme de notre siècle qui a mis en circulation le plus d'idées, inauguré le plus de branches d'étude, aperçu dans l'ordre des travaux historiques le plus de résultats nouveaux » (voir par ex. p. 27)
- 5 ne manque pas de poids, et l'on trouverait en effet difficilement dans la France de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un intellectuel aux vues plus larges et qui ait mieux compris l'aspiration goethéenne vers la constitution d'une *Weltliteratur*. Ceci dit, cela fait-il de Fauriel l'instaurateur d'une *méthode* nouvelle ? Il convient de ne pas jouer sur les mots : Fauriel a des *intérêts* nouveaux, des *ambitions* qui font de lui un digne contemporain de Chateaubriand (dont il a d'ailleurs tout à fait la dégaine ténébreuse sur le suggestif portrait qui orne la couverture du volume), mais il ne propose à proprement parler aucune *methodologie* précise qui lui permettrait de donner à ses intuitions des assises plus sûres qu'aux considérations de ses prédécesseurs. Ses injonctions à dépasser la critique rhétorique creuse et étriquée d'un La Harpe ou même encore d'un Daunou (encore que ce dernier mériterait peut-être lui aussi d'être un peu

réévalué) constituent un moment essentiel de l'histoire des études littéraires, mais on reste frappé par le contraste entre l'ampleur des impulsions qu'il a provoquées dans le milieu littéraire et la maigreur des résultats effectifs auxquels il a abouti. Formidable remueur d'idées, Fauriel n'en mérite pas moins toute l'attention de la critique et, de fait, le voilà fort bien servi dans ce *Fauriel et l'Allemagne* dont les contributions sont présentées de manière cohérente, sans trop de redites, et qui a en outre le mérite de considérablement élargir le corpus de notre auteur en allant largement puiser dans le vaste réservoir de ses cours inédits.

- 6 Luc Fraisse, dans « Fauriel et l'émergence des méthodes de l'histoire littéraire » (p. 27-76) dessine remarquablement la place qu'il occupe sur le chemin de la constitution de l'histoire littéraire lansonienne : à trop vouloir, cependant, le comparer à Lanson, Luc Fraisse ne peut que constater la distance qui l'en sépare. Ainsi Fauriel « ne défend pas l'intérêt de replacer la littérature dans un contexte plus général – il se contente de le faire » (p. 75) et ses « principes généraux [...] se font jour sur le terrain, empiriquement, sans grande intention théorique » (*id.*). Peut-être aurait-il été d'ailleurs plus judicieux d'évoquer davantage certains historiens de littérature qui lui doivent autant sinon plus que Lanson et qui seraient de meilleurs relais (ou repoussoirs ?) de sa pensée : ainsi, sur les 500 pages de l'ouvrage absolument aucune mention n'est faite de Brunetière !
- 7 Dans « Fauriel médiéviste : une approche culturelle du Moyen Âge » (p. 77-92), Agnès Graceffa reconstitue les présupposés de *L'Histoire de la Gaule méridionale* de Fauriel et souligne sa vision de  
 « l'espace méridional comme lieu de conservation par excellence de la romanité, [...] postulat géographique [qui] traduit ainsi une approche tout à fait originale de la question cruciale de la formation de la nation française » (p. 83)
- 8 ce qui ne nous dit malheureusement pas comment Fauriel a eu cette idée, et encore moins comment il l'a justifiée. Si cette opinion a eu l'incontestable mérite de contribuer à la redécouverte de la littérature provençale, et si Agnès Graceffa souligne à juste titre que, refusant la thèse de Raynouard sur la primauté du provençal dans la genèse des langues romanes, « Fauriel privilégie la complexité » (p. 89), elle ne peut que postuler chez lui le « souci [...] d'une méthode historique scientifique » (p. 92) dont la formulation reste introuvable.
- 9 Udo Schöning, dans « Fauriel et le Midi à travers les réseaux savants-franco-allemands » (p. 93-114), clarifie sur les rapports de Fauriel et d'A. W. Schlegel sur la question de la littérature provençale.
- 10 Dans « le cours de Fauriel sur Dante en 1833-1834 : la science allemande et la construction d'une identité culturelle nationale » (p. 115-136), Christine Pouzoulet, auteure d'une importante thèse récente sur Fauriel, montre comment notre érudit « va utiliser sa connaissance des méthodes les plus récentes de la philologie allemande pour donner une légitimité scientifique aux revendications nationales de l'Italie, en construisant une lecture historique de Dante dans ses rapports avec les origines de la langue et de la littérature italiennes » (p. 117). C'est, de fait, peut-être ici que se fait jour l'une des plus intéressantes intuitions de Fauriel, lequel apparaît comme l'un des premiers érudits français à se débarrasser du modèle du latin classique pour faire résolument dériver les langues romanes d'un latin populaire alors encore largement à reconstituer.

- 11 Richard Trachsler, dans « Fauriel et l'*Histoire Littéraire de la France* » (p. 137-150), contrebalance ce qu'il n'hésite pas à appeler le « regard partial, voire partisan » (p. 148) de Fauriel, en saluant son dépouillement très soigneux des textes provençaux et son scepticisme bienvenu envers l'existence des « cours d'amour », encore admises sans discussion par Raynouard. Comme Agnès Graceffa, il souligne la pensée que l'on dirait aujourd'hui holistique de Fauriel qui comprend face aux troubadours « qu'il a affaire à un phénomène complexe » (p. 149).
- 12 L'article d'Alexis Politis, « À la recherche des chants populaires grecs. Fauriel en 1822-1824 » (p. 153-160), nous apporte le précieux point de vue d'un érudit hellène, qui tend d'ailleurs plutôt à minimiser la portée du travail de Fauriel sur le folklore grec : « Plus un divertissement qu'autre chose, les chansons populaires grecques furent le violon d'Ingres de Fauriel » (p. 157), dit-il, en faisant peut-être un peu trop bon marché de l'influence allemande sur son travail : peut-on ainsi vraiment affirmer, surtout au vu du reste du volume, que « les théories de Herder lui étaient étrangères » ? (p. 160).
- 13 L'étude d'Alexis Politis est heureusement complétée par celle de Sandrine Maufroy, « La réception des *Chants populaires de la Grèce moderne* en France et en Allemagne jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle » (p. 161-190), à vrai dire surtout consacrée à la réception allemande de l'ouvrage, car si
 

« les Allemands s'engagèrent immédiatement dans la voie de l'étude philologique, les Français furent plus longs à continuer le travail de Fauriel dans cette direction et s'attachèrent principalement à retraduire les chants pour les adapter au goût français » (p. 189).
- 14 Dans « Claude Fauriel et l'épopée » (p. 191-241), Dorothea Kullmann montre, cours inédits à l'appui, que Fauriel a fait son miel des théories de Wolf. N'en déplaise cependant à ceux qui voient en Fauriel le chantre de l'épopée provençale, elle montre aussi de manière convaincante qu'on n'a « pas vraiment de position de Fauriel sur ce que nous considérons aujourd'hui comme l'épopée de langue d'oc » ! (p. 215) Elle réévalue par ailleurs la figure de Gregor Wilhelm Nitzsch (!), contradicteur de Wolf dont l'influence sur Fauriel semble avoir été importante, même s'il « a eu du mal à comprendre l'approche philologique de Nitzsch et à en apprécier les mérites » (p. 230). On ne manquera par ailleurs pas de consulter en annexe la liste donnée par Dorothea Kullmann des « manuscrits de Fauriel touchant à la question de l'épopée » (p. 461-475).
- 15 Examinant « Le *Waltharius* de Fauriel » (p. 243-262), Francine Mora, à qui on doit une traduction de ce fameux texte latin influencé par la littérature germanique, considère que Fauriel a des intuitions pertinentes (par exemple lorsqu'il souligne la qualité d'Aquitain luttant contre les Francs du héros) et qu'il « a mis en circulation des idées, et des idées qui perdurent » (p. 262).
- 16 Dans « la traduction comme médiation culturelle : Claude Fauriel et *Parthenais* de Jens Baggesen » (p. 265-281), Karin Hoff dévoile le rôle de passeur joué par Fauriel dans sa traduction malheureusement oubliée d'une épopée malencontreusement restée obscure d'un auteur danois germanophone.
- 17 L'étendue remarquable des intérêts de Fauriel est par ailleurs illustrée par Luciano Formisano, qui, dans « Fauriel et Berchet, le traducteur des *romances* » (p. 283-294), explicite le rôle joué par notre polygraphe dans la diffusion en France de l'épopée espagnole, et par Geneviève Espagne qui, dans « L'année 1823 : Fauriel, Goethe et Manzoni dans la bataille romantique » (p. 295-329), montre comment la traduction des

tragédies de Manzoni, en ayant eu l'honneur d'être saluée par Goethe, a placé Fauriel au cœur de la vie littéraire des années 1820.

- 18 Dans « Claude Fauriel – représentant français du romantisme allemand » (p. 331-348), Brigitte Sgoff apporte une contribution essentielle à la connaissance des idées linguistiques de Fauriel, largement reprises d'A. W. Schlegel, dont il apparaît comme le premier vulgarisateur en France, et donc comme le premier représentant francophone de ce qui allait devenir la linguistique comparée, propos approfondi de manière plus technique par Rosemarie Lühr dans « Claude Fauriel, précurseur des études indo-européennes en France » (p. 349-394), article très complet, même s'il peut paraître excessif de qualifier d'« impressionnante » une petite et certes très intéressante liste de mots grecs rattachés à des termes d'autres langues indo-européennes ; il n'en reste pas moins que l'on souscrira à la conclusion que cette liste « prouve que Fauriel faisait effectivement de la littérature comparée » (p. 380). Signalons en passant quelques inélégances : « conjugaison défectueuse » (p. 358) pour « conjugaison défective », et « grécisant » (p. 390) vaut-il vraiment mieux qu'« helléniste » ?
- 19 Les liens de Fauriel avec l'école philosophique des Idéologues est illustrée par Gérard Gengembre qui, dans « Fauriel, I(i)déologie et politique à propos des *Derniers jours du Consulat* » (p. 407-403), nous révèle un Fauriel « historien polémiste, voire pamphlétaire » (p. 403).
- 20 Enfin, Michel Espagne ferme (et ouvre) le volume sur « Les élèves de Claude Fauriel » (p. 405-422), en montrant que si l'« on n'a jamais tenté de reconnaître une 'école' de Fauriel » (p. 405), une telle enquête est riche de surprises ; ainsi ses disciples Augustin Thierry, Ozanam et Fortoul « ont tous eu affaire au saint-simonisme » (p. 414) ; avec ses autres continuateurs, ils « représentent chacun un moment d'un édifice virtuel » (p. 421).
- 21 Les éditeurs ont eu en outre la bonne de idée de republier en annexe l'article ancien et pionnier (1976) de Richard Baum, « Claude Fauriel et la philologie romane » (p. 425-460), excellente synthèse qui montre bien que si « les publications de Fauriel à partir du début des années trente sont pour l'essentiel les simples matériaux d'une œuvre plus vaste » (p. 446), « il existe chez lui une vision de la recherche qui permettrait de rassembler linguistique et histoire littéraire » (p. 459). Baum aurait cependant pu se dispenser de terminer son article par une phrase (« Il se pourrait alors que l'avenir des études romanes n'ait même pas encore commencé », p. 460) qui ne veut tout simplement rien dire !
- 22 Au total, nous avons là un magnifique volume, très dense et dont aucun des chapitres (fait rare !) n'est indifférent, chacun apportant sa pierre (certaines, certes, plus modestes que d'autres) à l'édification d'un monument qui nous permettra désormais de lire avec un œil nouveau l'histoire de la philologie et des études littéraires en France dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en rendant ce qui lui est dû à l'une des figures centrales de la vie intellectuelle de cette époque.

---

## NOTES

1. Voir Alain Corbellari, compte rendu de : Claude Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, préface, introduction et bibliographie par Udo Schöning, « Recherches littéraires médiévales » 5, Paris, Classiques Garnier, 2011, *Revue critique de philologie romane*, 14, 2013, p. 139-42.

---

## INDEX

**Parole chiave** : epopea, filologia, Germania, storia della letteratura, trovatori

**nomsmotscles** Dante

**Thèmes** : Aquitain, Chants populaires de la Grèce moderne, Derniers jours du Consulat, Histoire de la Gaule méridionale, Histoire de la poésie provençale, Histoire Littéraire de la France , Histoire poétique de Charlemagne, Parthenais, Waltharius

**Keywords** : epic, Germany, history of literature, philology, troubadours

**Mots-clés** : Allemagne, épopée, histoire littéraire, philologie, troubadours

## AUTEURS

**ALAIN CORBELLARI**

Universités de Lausanne et de Neuchâtel